

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(octobre\)- 1847 \(septembre\) : Guizot au pouvoir, le ministère des Affaires étrangères](#)[Collection](#)[1843 \(31 août-6 sept\) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria](#)[Item](#)[3. Château d'Eu, Samedi 2 septembre 1843, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

3. Château d'Eu, Samedi 2 septembre 1843, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Description](#), [Diplomatie](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Famille royale \(Angleterre\)](#), [Famille royale \(France\)](#), [Femme \(portrait\)](#), [Louis-Philippe 1er](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee \(Diplomatie\)](#), [Réseau social et politique](#), [Théâtre](#), [Victoria \(1819-1901 ; reine de Grande-Bretagne\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1843 (31 août-6 sept) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria

Ce document est une réponse à :

[2. Beauséjour, Jeudi 31 août 1843, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1843 (31 août-6 sept) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria

[4. Versailles, Dimanche 3 septembre 1843, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1843-09-02

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 1353-1354, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 7

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

3 Château d'Eu, Samedi 2 sept 1843

6 heures et demie du matin.

Il fait toujours très beau, et bon vent d'ouest. La Reine, la nôtre, avait grand peur que l'autre Reine n'arrivait cette nuit. Le danger est passé. Les Cowley sont arrivés hier à 3 heures. J'ai été les voir sur le champ en revenant du Tréport où j'étais allé avec Mackan m'assurer de tous les préparatifs. Ils ont l'air bien contents. Mais Lord Cowley, qui avait d'abord cru le contraire, dit que la Reine n'ira pas à Paris, qu'elle ne le peut pas cette fois. Nous verrons bientôt. Je crois quelle n'ira pas.

Chabot est arrivé aussi. Je lui ai fait mon admonition. Le tort était petit, à part ma facilité naturelle et ma bonté particulière pour lui. Il m'a écrit que le Roi le mandait à Eu le lendemain du jour où il l'a su ; et ce n'est pas sa faute si je le savais déjà depuis plusieurs jours, le Roi me l'ayant mandé tout de suite. Il est d'ailleurs fort agréable à entendre sur notre et ma bonne situation à Londres. Il y a évidemment un parti pris de s'entendre avec nous sur toutes choses et de reprendre en même temps le fond et les dehors de l'intimité.

Lord Aberdeen a assez mal reçu Neumann sur les propositions de M. de Metternich en faveur du fils de D. Carlos. Il les aimerait assez en principe, mais il ne croit pas au succès et ne veut pas s'en mêler du tout. Neumann a écrit qu'il n'y avait rien à faire du foreign office sur cette question là. M. de Metternich avait écrit partout, à Berlin entr'autres, qu'il était sûr de l'Angleterre et n'attendait plus que la France. La vanterie n'est pas un défaut des seuls Français. Le gouvernement représentatif en corrige beaucoup. Le ridicule ne peut pas s'y cacher.

Le corps diplomatique de Londres ne voulait pas croire au voyage. Là aussi on pariait, Brünnow comme Kisseleff. Lord Aberdeen y a été très favorable quoi qu'il souffre beaucoup en mer. Je crois toujours que l'espoir Cobourg y est pour quelque chose. Le Prince Albert et le Roi Léopold ont évidemment beaucoup contribué à la résolution. Votre recommandation est donc bien placée, mais point nécessaire ; soyez sûre.

L'appartement de la Reine est bien arrangé. Un bon salon avec un meuble de beau Beauvais, fond rose et des fleurs d'un travail admirable. Un bon Cabinet pour le Prince Albert en velours cramoisi. La Chambre à coucher, (j'oublie la couleur) grande et très pleine de meubles. Un lit immense. (jaune, je me souviens) en face de la cheminée. Au fond du lit un grand portrait de la grande mademoiselle à plus

de 50 ans, grosse, forte, le nez en l'air, quoique long, l'air hautain et étourdi, bien comme elle était. Des portraits dans toutes pièces, et dans tous les coins de toutes les pièces. En face du lit de la Reine à droite de la cheminée, le père de l'Empereur Napoléon, Napoléon et M. de Lafayette. A gauche, trois Princes de la maison de Bourbon anciens, je ne sais plus lesquels. Après la Chambre de la Reine, son cabinet, pas grand, fort joli. Beaucoup de petits comforts inspectés par le Roi avec un soin incroyable. Il était bien en colère hier parce que les serrures n'avaient pas bonne mine. Elles auront bonne mine.

J'ai vu hier Madame la Duchesse d'Orléans. bien triste. Je la trouve un peu engraisée, mais fatiguée et le teint échauffé. Bon et beau naturel. Soyez en sûre Elle viendra un peu le soir, dans le salon de la Reine. Ce sera sa rentrée dans le monde. Le Comte de Paris est à merveille, gras, gai, l'œil ferme et tranquille. Le duc de Chartres bien grêle et bien vif. Je l'ai vu hier au Tréport. Le comte d'Eu sur les bras de sa nourrice, un superbe enfant.

Le camp de Plélan va très bien. Parmi les légitimistes bretons, l'ébranlement est général ; et la masse de la population accourt au camp avec avidité. Les curés très puissants là, se rallient tous. Le Duc leur convient. La Duchesse plait. Et les soldats aussi plaisent au peuple. La Bretagne n'avait rien vu de pareil depuis on ne sait combien d'années. Les comédiens de Vannes sont venus s'établir au camp. On s'amuse utilement. A propos de comédiens nous aurons ici lundi, l'Opéra comique et le vaudeville. Jean de Paris et les deux voleurs ? Qu'est-ce que les deux voleurs ? Arnal y est-il ? Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Nous serons probablement convoqués, tout à coup, après le déjeuner, pour nous rendre au Tréport. Dès que la flottille de la Reine sera en vue, trois coup de canon l'annonceront. Nous endosserons notre uniforme, nous monterons dans les calèches; et Dieu sait quand nous reviendrons; à quelle heure je veux dire. Les approches, la marée, le débarquement, les cérémonies, rien ne finit. Cette lettre-ci partira donc sans que j'y puisse rien ajouter, par le courrier de 2 heures. Mais je vous écrirai ce soir par l'estafette. Il n'y avait rien à faire du télégraphe. On n'aurait pu aller le rejoindre qu'à Boulogne 28 lieues d'ici. Mad. Angelet (vous savez qui c'est, elle a élevé la Princesse Clémentine) m'a fait les plus agréables rapports sur ce qu'on disait de moi, à Windsor, la Reine et tout le monde autour de la Reine. Je me suis trompé, c'est miss Lisdle et non pas miss Leeds ; une sœur de Lady Normanby. Adieu. Adieu. Je vous dirai encore adieu après le déjeuner, avant de monter en voiture.

9 heures. Voilà du canon. Le Roi me fait demander. Je pars. Adieu. Adieu. G.

Onze heures Je reviens. Ce n'était pas la Reine, mais un petit steamer anglais envoyé devant pour annoncer qu'elle arrivera vers 2 heures. The Ariet, Captain Smith. Il a quitté la Reine à Portsmouth. Elle a dû partir de Falmouth hier au soir à 6 heures, pour passer dans la nuit devant Cherbourg. Le Prince de Joinville, averti aussi, a dû quitter hier soir la rade de Cherbourg pour aller rencontrer la Reine en mer. Tout cela est arrangé, calculé avec une précision admirable. Nous venons de déjeuner et nous rentrons chez nous jusqu'à l'heure.

Que le n° 2 est amusant ! Je répète avec vous : " C'est trop bête. " Ne trouvez-vous pas que quand on n'a pas naturellement beaucoup d'esprit il ne sert à rien, dès que la passion arrive, d'être bien élevé et de bonne condition ; on tombe au plus bas, on devient grossier et subalterne, comme si on avait passé sa vie dans l'antichambre.

Vous avez mis Andral pour Arnal. J'en ai ri. Mon pauvre Andral a failli perdre tout à l'heure sa femme d'une fluxion de poitrine, la fille de M. Royer-Collard. Elle est un peu mieux. Je déjeunais à côté de Lady Cowley. J'ai fait avec elle ce que vous auriez

fait avec son mari. Je lui ai soufflé l'humeur d'Appony. Je ne savais pas que Georgina eût le cœur si français. Au point, me disait sa mère, qu'elle trouve à tous les Anglais en France, l'air vulgaire. C'était à propos du Capitaine Smith ; et pour lui, il y a du vrai. Mais pas du tout en général. Adieu. Adieu. Je dis comme tout-à-l'heure. Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 3. Château d'Eu, Samedi 2 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1843-09-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 2 septembre 1843

Heure 6 heures et demie du matin

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Versailles

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Château d'Eu (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024

p. 6

honne d'Orléans,
eu engraisse,
ffe. Bon et
Elle viendra
de la Reine.
de. Le

gras, gai,
duc de

Je t'ai vu
Eu, sur le
vrai enfant.

biens. Parmi
tamment en

putation,
des comés,
us. Le duc
ait. Le

simple. La
péril d'après
comédien,
au camp.

us, aurons ici
au-devant,
ars. Qu'est-ce
est-il?

Il fait toujours très beau, et
bon vent d'ouest. La Reine, la nôtre, avait
grand peur que l'autre Reine n'arrivât cette
nuit. Le danger est passé.

Les Comtes sont arrivés hier, à 3 heures.
J'ai été les voir sur le champ en revenant
du Tréport où j'étais allé, avec Maekau,
m'assurer de tous les préparatifs. Ils ont l'air
bien contents. Mais lord Cowley, qui avait
d'abord cru le contraire, dit que la Reine
n'ira pas à Paris, quelle ne le peut pas,
cette fois. Deux verront bientôt. Je crois qu'elle
n'ira pas.

Chabot est arrivé aussi. Je lui ai fait
mon admonition. Le tort étoit petit, à
par sa facilité naturelle et sa bonté
particulière pour lui. Il m'a écrit que le Roi
le mandait à Eu le lendemain des jours où
il l'a vu; et ce n'est pas sa faute si je
le savais déjà depuis plusieurs jours, le
Roi me l'ayant mandé tout de suite. Il
est d'ailleurs fort agréable à entendre sur
notre et ma bonne situation à Londres,

Il y a évidemment un parti pris de l'entendre avec nous sur toutes choses, et de reprendre en même temps le fond et les dehors de l'intimité.

Lord Aberdeen a ainsi mal reçu Metternich sur les propositions de M. de Metternich en faveur du fils de D. Carlos. Il les aimait assez en principe, mais il ne croit pas au succès, et ne veut pas s'en mêler du tout. Metternich a écrit qu'il n'y avait rien à faire du foreign office sur cette question là. M. de Metternich avait écrit partout, à Berlin entre autres, qu'il était sûr de l'Angleterre et n'attendait plus que la France. La vanture n'est pas en faveur de, Surtout Français. Le gouvernement représentatif en corrige beaucoup. Le ridicule ne peut pas s'y cacher.

Le corps diplomatique de Londres, ne vouloit pas croire au voyage. Là aussi on parlait, Brunnov comme Kisseloff. Lord Aberdeen y a été très favorable, quoiqu'il souffre beaucoup en secret. Je crois toujours que l'empereur Cobourg y est pour quelque chose. Le Prince Albert et le Roi Léopold ont évidemment beaucoup contribué à la résolution. Votre.

re commandate
point nécessaire

L'appart
arrangé. Un b
beau Brouwa
travail admi
le Prince Alber
Chambre à cou
et très pleine
(jaune, je me
Au fond du li
grande made
gros, forte, le
hautain et st
des, portait, a
tous les coins
du lit de la
le père de l'
et M. de Lap
de la maison
plus bricole.
Reine, son ca
Beaucoup de
le Roi avec
bien en colère
d'avoir pas
bonne mine

S'entendre
reprandre
de

recomman
Bernich

der

et ne croit

les mêmes

ny avait

ne l'été

voit être

et était

plus

et par

gouverner

beaucoup.

re.

londre, ne

la' aussi.

l'issoloff.

elle,

re. Je

y en

l'été et

beaucoup

re.

recommandation est donc bien placée, mais
point nécessaire; soyez sûre.

L'appartement de la Reine est bien
arrangé. Un bon salon, avec un meuble de
beau Beauvais, fond rose et de fleurs, d'un
travail admirable. Un bon cabinet pour
le Prince Albert, en velours cramoisi. La
Chambre à coucher (j'oubli la couleur) grande
et très pleine de meubles. Un lit immense,
(jaune, je me souviens) en face de la cheminée.
Au fond du lit, un grand portrait de la
grande Mademoiselle à plus de 50 ans,
grosse, forte, le nez en l'air, quoique long, l'air
hautain et étourdi, bien comme elle était.
Des portraits dans toutes les pièces, et dans
tous les coins de toutes les pièces. En face
du lit de la Reine, à droite de la cheminée,
le père de l'Empereur Napoléon, Napoléon
et M^{re} de Lafayette. À gauche, trois Princes
de la maison de Bourbon, anciens, je ne sais
plus lesquels. Après la Chambre de la
Reine, son cabinet, pas grand, fort joli.
Beaucoup de petits conforts, inspirés par
le Roi avec un soin incroyable. Il était
bien en colère hier parce que la, les femmes
n'avaient pas bonne mine. Elles auront
bonne mine.

J'ai vu hier Madame la duchesse d'Orléans.
Bien triste. Je la trouve un peu engraisée,
mais fatiguée et le teint échauffé. Bon et
beau naturel, Joyeux en sure. Elle viendra
un peu le soir, dans le Salon de la Reine.
Ce sera sa rentrée dans le monde. Le
Comte de Paris, est à merveille, gras, gai,
l'œil ferme et tranquille. Le duc de
Chartres, bien grêle et bien vif. Je t'ai vu
hier au Triport. Le comte d'Eu, sur le
bras de sa nourrice, un superbe enfant.

Le camp de Plélou va très bien. Parmi
les légionnaires, Bretons, l'enthousiasme est
général, et la masse de la population,
accouru au camp avec avidité. Les curés,
très puissants là, se rallient tous. Le duc
leur courtoisie. La duchesse plaît. Et
les Soldats aussi plaisent au peuple. La
Bretagne n'avait rien vu de pareil depuis,
on ne sait combien d'années. Les comédiens
de Vannes, sont venus s'établir au camp.
On s'amuse utilement.

À propos de Comédiens, nous aurons ici
lundi l'opéra Comique et le Vaudeville,
Jean de Paris et les deux Volcans. L'inté-
ressant que les deux Volcans ? Arnal y est-il ?

3

9.6

bon vent d
grand peur
mit. Le d

Les Com
J'ai été lu
du Triport
m'assurer de
bien contenu
d'abord cru
n'ira pas à
cette fin. D
n'ira pas.

Chabot
mon adon
par ma p
particulier
le mandait
il l'a su;
le savoir de
Roi me t'a
en d'ailleu
notre et

Il faut pourtant que j'écrive à d'autres.
 Nous serons probablement convoqués tout à
 coup, après le déjeuner, pour nous rendre
 au Tréport. Dès que la flottille de la Reine
 sera en vue, trois coups de canon l'annonceront.
 Nous endosserons notre uniforme, nous
 monterons dans le calèche, et Dieu sait
 quand nous reviendrons, à quelle heure j'en
 veux dire. Les approches, la marche, le
 débarquement, la cérémonie, rien ne finit.
 Cette lettre-ci partira donc sans que j'y
 puisse rien ajouter, par le courrier de Lohme.
 Mais je vous écrirai ce soir par l'estafette.
 Il m'y avoit rien à faire du télégraphe.
 On n'auroit pu aller le rejoindre qu'à
 Boulogne, à 28 lieues d'ici.

Made Anglet (vous savez qui c'est, elle
 a élevé la Princesse Clémentine) m'a fait
 les plus agréables rapports sur ce qu'on disoit
 de moi à Windsor, la Reine et tout le
 monde autour de la Reine.

Je me suis trompé; c'est miss Liddle,
 et non pas miss Leeds; une sœur de
 Lady Normanby.

Adieu. Adieu. Je vous disais encore
 adieu après le déjeuner, avant de monter
 en voiture.

Adieu, Vite à la

Canon. Le Roi me fait demander. Je pars.
Adieu. Adieu.

Deux heures.

Je reviens. Ce n'était pas la Reine, mais
un petit Steamer anglais, envoyé devant
pour annoncer qu'elle arrivera vers 2 heures.
The Ariel, Captain Smith. Il a quitté la
Reine à Portsmouth. Elle a dû partir de
Plymouth hier soir, à 6 heures, pour passer
dans la nuit devant Cherbourg. Le Prince
de Joinville, arrivé aussi, a dû quitter
hier soir la rade de Cherbourg pour
aller rencontrer la Reine en mer. Tout
cela est arrangé, calculé avec une précision
admirable. Nous serons de dix heures et
nous restons, chez nous, jusqu'à 1 heure.

Sur le n° 2 est amicaux ! Je
répète avec vous : « C'est trop bête ». Me
trouvez-vous, par que, quand on n'a
pas naturellement beaucoup d'esprit, il
ne sert à rien, dès que la passion arrive,
d'être bien élevé et de bonne condition ;
on tombe au plus bas, on devient grossier
et subalterne, comme si on avait passé
sa vie dans l'antichambre.

Vous avez
à moi. Mon
tout à l'heu
poitrine, la
est un peu

Je dis
fait avec
son mari. Je
de ne savoir
si franc. Je
qu'elle trou
l'air vulgaire
Smith ; et p
pas du tout

Adieu
l'heure. Il
d'autres. Ad

Le pas.

Vous avez mis André pour Arnal. J'ai
ai ri. Mon pauvre André a failli perdre
tout à l'heure la femme d'une fluxion de
poitrine, la fille de M. Boyer-Collard. Elle
est un peu mieux.

Je dînai à côté de lady Cowley. J'ai
fait avec elle ce que vous auriez fait avec
son mari. Je lui ai soufflé l'humour d'Appony.
Je ne savais pas que Georgina fût le caus
si français. Au point, me disait sa mère,
quelle trouille, à tous les Anglais en France,
l'air vulgaire. C'était à propos du capitaine
Smith; et pour lui, il y a du vrai. Mais
pas du tout en général.

Adieu. Adieu. Je dis comme tout à
l'heure. Il faut pourtant que j'écrive à
d'autres. Adieu.